

De Kretschmer au nœud borroméen, la question de la structure chez Jacques Lacan¹

« Ma chère structure, hein, ma structure à la noix, elle s'avère nœud borroméen », disait Lacan le 19 février 1974. Sa « chère structure », c'est au savoir qu'il l'articule, à cette sorte de savoir qui l'avait d'abord « happé par le bras de sa thèse² ». Cette thèse de 1932 qu'il n'avait pas voulu publier au moment de la sortie des *Écrits* mais qu'il accepte, en 1974, de publier, cette thèse, telle une « Belle au Bois » dormant depuis dix ans, débarqua à Saint-Alban dans la poche de Tosquelles fuyant la guerre d'Espagne et y fut ronéotée et reliée par les malades de l'atelier de reliure (ce fut sa première diffusion) ; elle fut aussi, remarque Lacan, « le fil dont Tosquelles [lui] a dit avoir démêlé le labyrinthe que lui fut Saint-Alban³ » ; elle fut pour Lacan le fil de la structure qui le fit glisser en 1932 dans la question du savoir, vers Freud. Et c'est avec cette question du savoir que Lacan revisite en 1974 sa thèse de 1932 ; Aimée *savait*, parce qu'elle inventait, et elle inventait dans la mesure où elle débloquent ; nommer savoir ce déblocage, cette invention d'Aimée, consiste à nommer un savoir de la structure. Un savoir de la structure en tant que celle-ci est signifiante ; mais un savoir qui est aussi invention dans la mesure où la structure n'est pas-toute signifiante. Si, dans les derniers séminaires, le nœud borroméen *est* la structure, c'est en tant qu'il est à la fois savoir dans le réel (l'être parlant n'a accès à la structure que par l'intermédiaire du signifiant, du signifiant dans le réel) et savoir *du* réel (le nœud, qui est réel, relie la chaîne signifiante à la subjectivité, et en ce sens il est un savoir, un savoir du réel). C'est d'ailleurs quelque chose de paradoxal : du réel il n'y a rien à découvrir ; mais pour voir ce rien à découvrir, il faut en voir le bord ; il faut voir le bord du trou du réel. Et voir le bord du trou consiste à le savoir, et c'est là que l'inconscient invente. C'est là aussi qu'il y a choix du sujet : voir le trou peut conduire ou pas à le nommer.

En fait depuis 1932 ce n'est pas au savoir mais au concept de connaissance que la paranoïa de la thèse de Lacan restera attachée. « Ma thèse est une phase de notre réflexion qui fut d'abord celle d'un psychiatre, laquelle

¹ Intervention faite à l'occasion de la journée Centenaire Lacan organisée par l'E.P.S.F., le 25 novembre 2001.

² J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975.

³ *Id.*, « Allocution prononcée à la clôture du congrès de l'École freudienne de Paris le 19 avril 1970 par son directeur », *Scilicet* 2/3, Paris, Seuil, 1970.

s'armait du thème de la connaissance paranoïaque⁴. » Car en tant qu'essentiellement paranoïaque (ce qui se lira encore en 1975 dans la mise en continuité du nœud trèfle), la connaissance aura permis à Lacan de rompre avec un savoir médical fondé sur le déficit et de s'en tenir à une psychogénèse telle à peu de chose près que Kretschmer l'avait définie : déterminée par le caractère (moment du développement typique et compréhensible d'une personnalité), par l'événement du délire qui n'y apporte pas de discontinuité foncière, et enfin par une expérience vécue (*Erlebnis*) alimentée par le milieu et les instincts.

La thèse de Lacan et ses articles contemporains⁵ construisent donc une psychogénèse de la paranoïa à la Kretschmer qui sera cependant modifiée, voire réfutée à partir de 1947. D'où une première question : cette modification, durant les années de silence, de sa théorie de la paranoïa implique-t-elle une continuité entre le terme de structure tel qu'il est employé en 1932, et en 1956 au moment du séminaire *Les Psychoses* ? Lacan parlait à propos d'Aimée d'« anomalie de structure ». Les points de structure articulés à partir d'Aimée (lignée des persécutrices, idéal d'elle-même, neutralisation de la catégorie sexuelle où elle s'identifie, existence commune d'où émergent des idéaux bovaryques, intervention réelle de la sœur aînée coïncidant avec l'émergence délirante et ses moments féconds, déplacement vers l'extérieur) mettaient en place « une genèse psychologique de la structure propre au monde humain, avec la double possibilité d'usage symbolique et d'usage instrumental ». C'était une définition de la structure en tant qu'à la fois structure du signifiant et déterminant l'imaginaire ; le stade du miroir, énoncé à Marienbad en 1936 devant les membres du groupe viennois « réunis là comme les oiseaux avant la migration imminente », s'associait, dès le départ de cette genèse psychologique, avec la terrible conjonction du *Fort-Da* et de la prématuration physiologique. Le Moi primordial se constituait comme essentiellement aliéné, et le sacrifice primitif comme essentiellement suicidaire, « c'est-à-dire, ajoute Lacan, la structure fondamentale de la folie⁶ », répondant par là au Ey de 1943 qu'il citait en 1946 : « Les maladies mentales sont des insultes et des entraves à la liberté, elles ne sont pas causées par l'activité libre, c'est-à-dire purement psychogénétiques. »

Que cette structure soit identifiée en 1932 à la personnalité, c'est-à-dire pour Lacan à la synthèse psychique (biographie du sujet, conception de soi-même, tension des relations sociales) dont les troubles (de l'affectivité, du

⁴ J. Lacan, « Présentation de la traduction des *Mémoires* de Schreber », *Cahiers pour l'analyse* n° 5.

⁵ *Id.*, « Écrits inspirés : Schizographie », paru initialement sous les signatures de J. Lévy-Valensi, P. Migault et J. Lacan, dans *A.M.P.* n° 5, décembre 1931. « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », paru initialement dans le n° 1 de la revue *Le Minotaure*, juin 1933. « Motifs du crime paranoïaque : le crime des sœurs Papin », paru initialement dans le n° 5 de la revue *Le Minotaure*, décembre 1933. Tous ces textes sont réunis dans le volume du Seuil qui publie la thèse de Lacan.

⁶ *Id.*, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 187.

jugement, de la conduite) sont purement mentaux, cela soulève une série de questions. Dans une constitution paranoïaque, la fixation précoce d'une structure, cliniquement observée, implique l'existence dès le premier âge de causes déterminantes ; or ces causes indiquent-elles un « choix de l'être » ? S'agit-il alors d'un « choix psychique invisible » impliqué par la structure ou bien ce choix invisible de l'être produit-il une orientation de la structure ? Kretschmer anticipait déjà sur ces questions : « C'est seulement à des degrés d'évolution supérieure que l'adaptation devient pour ainsi dire intérieure, se produit à la faveur non de mouvements, mais de germes de mouvements, si bien que la réaction à la nouvelle excitation se manifeste d'emblée par des mouvements appropriés, à la suite d'un *choix psychique invisible*⁷. »

Cette constitution comme structure de la paranoïa et d'un certain nombre d'états psychopathiques⁸ résultait d'une série d'élaborations différentielles, cliniques et diagnostiques, des aliénistes (Kraepelin, les Italiens, Sérieux et Capgras, Claude) qui ont isolé progressivement la paranoïa en la séparant à la fois d'autres entités nosographiques (états paranoïdes rattachés à la démence précoce, psychoses hallucinatoires chroniques, et formes plus ou moins transitoires de délires telles que paranoïa aiguë, bouffées délirantes polymorphes, confusion mentale, états prédéméntiels) et des fondements somatiques de la théorie de la dégénérescence de la fin du XIX^{ème} siècle. Ainsi réduite, et surtout détachée de toute idée de déficit, de toute lésion organique, la paranoïa se confondra longtemps avec la notion de caractère, en se déduisant du jeu psychologique normal. Et même la continuité de l'imaginaire I, du symbolique S et du réel R dans un nœud trèfle pourra être lue comme une constitution paranoïaque, au point que Lacan dira en 1976 que ce n'est pas un privilège que d'être fou⁹ puisque tout le monde peut s'embrouiller dans ces trois dimensions. Une même question : la continuité RSI en trèfle n'est-elle pas la structure même où le sujet « choisit » ? poursuit en 1976 les questions posées en 1932¹⁰. Si la psychose paranoïaque représente le développement d'une personnalité, traduit-elle une anomalie constitutionnelle, une déformation réactionnelle, ou bien constitue-t-elle une maladie autonome qui remanie la personnalité en brisant le cours de son développement¹¹ ? En bouleversant la personnalité, la paranoïa fait-elle partie de son développement, ou bien est-elle une solution de continuité morbide à l'intérieur de cette personnalité ? Est-elle une structure altérée par un choix invisible de l'être, par « une insondable

⁷ E. Kretschmer, *Manuel théorique et pratique de psychologie médicale*, Paris, Payot, 1927, trad. S. Yankélévitch, p. 208.

⁸ J. Lacan, « Structure des psychoses paranoïaques », 1931, *Ornicar ?* n° 44.

⁹ J. Lacan, séminaire *Le Sinthome*, séance du 10 février 1976.

¹⁰ *Id.*, *De la psychose paranoïaque...*, *op. cit.*, p. 15.

¹¹ *Id.*, *ibid.*, p. 345.

décision de l'être¹² » pris au piège d'une liberté qu'il n'a pas conquise, ou bien est-elle, comme le trèfle, la structure tout court ?

A ces questions, parce qu'une causalité y était mise en évidence, la « solution particulière » d'Aimée faisait réponse. Ni « processus » ni « réaction compréhensible¹³ », c'était l'intrusion d'un substitut de la sœur aînée qui faisait causalité psychique¹⁴ : « Rien ne nous permet de parler chez cette malade d'une disposition congénitale, ni même acquise, qui s'exprimerait dans les traits définis de la constitution paranoïaque¹⁵. » Au contraire en frappant un idéal extériorisé, le geste d'Aimée était l'effet d'une anomalie de la personnalité¹⁶, et les trois éléments d'une causalité (enfance, type conceptuel psychique et pulsions agressives) permettaient à Lacan de définir le délire, qu'il soit d'interprétation, hallucinatoire ou passionnel, non pas comme un automatisme neurologique mais comme un trouble des structures conceptuelles¹⁷ ; les contenus systématisés du délire expriment immédiatement, sans déduction logique mais de façon manifeste, un ou plusieurs conflits vitaux essentiels du sujet qui sont la cause efficiente, quoique non spécifique, de la psychose¹⁸. On retrouve le triptyque kretschmerien et la notion de causalité.

Définitivement écartée, l'organogénèse fait donc place en 1932 à la psychogénèse. Mais une fois démontrée la formation psychogénétique d'une structure paranoïaque¹⁹, Lacan va déclarer en 1947 dans les « Propos sur la causalité psychique » puis plus tard dans « Position de l'inconscient » qu'organogénèse égale psychogénèse et qu'il n'y a pas de genèse de la psyché. La structure en réseau (familial, biologique et social, comme dans le triptyque kretschmerien) de la paranoïa, phénomènes et connaissance confondus, qui permettait d'isoler l'identification comme la causalité psychique même, fera place au problème de la signification pour l'être en général, c'est-à-dire du langage pour l'homme : « l'effet de langage, c'est la cause introduite dans le sujet²⁰ » ; d'extérieure, la cause s'inclura dans le sujet qui « par cet effet, n'est pas cause de lui-même » mais « porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel ». Manifestation du signifiant, la structure épouse ses accidents et y répond. De même que déjà pour Freud la perte de la réalité était moins cruciale que ce qui

¹² *Id.*, « Propos... », *op. cit.*, p. 177.

¹³ « Compréhensible » est à entendre au sens de Jaspers : un processus introduit dans la personnalité un élément nouveau et hétérogène, pas forcément organique ; une réaction à un contenu compréhensible en relation avec l'événement originaire.

¹⁴ Causalité que Lacan reprend manifestement de Kretschmer. Cf. E. Kretschmer, *Manuel de psychologie médicale*, *op. cit.*, p. 307.

¹⁵ J. Lacan, *De la psychose paranoïaque...*, *op. cit.*, p. 241.

¹⁶ *Id.*, *ibid.*, pp. 295-296.

¹⁷ *Id.*, *ibid.*, p. 346.

¹⁸ *Id.*, *ibid.*

¹⁹ *Id.*, « Propos... », *op. cit.*, pp. 168-169.

²⁰ *Id.*, « Position de l'inconscient », *Écrits*, *op.cit.*, p. 835.

s'y substitue²¹, pour Lacan la forclusion du Nom-du-Père pâlit derrière ce qui en fait retour, que ce soit hallucination dans le réel ou fantôme de la pensée. Cette conception non déficitaire de la psychose, Lacan la soutient depuis sa thèse, prenant appui des mécanicistes, Clérambault et Guiraud, qui dessinaient l'anatomie des structures de la connaissance de l'aliéné, et peu importait qu'elle fût fautive. Il suffisait, pour contredire toute idée de déficit, que la croyance délirante avant tout vise personnellement le sujet et que la folie soit prise toute dans le registre du sens. Et il suffisait, pour contester radicalement tout déficit et pour introduire le risque inconditionnel de toute liberté, qu'à l'absence de signifiant, le sujet réagisse par l'affirmation d'autant plus appuyée d'un autre, essentiellement énigmatique, entre l'Autre et lui²² ; en effet « n'atteint pas qui veut les risques qui enveloppent la folie », soit « cette séduction de l'être²³ » qui porte en lui « la folie comme limite de sa liberté²⁴ ».

En même temps que ce renversement initié par les « Propos », Lacan publie, dans l'immédiat après-guerre, après les années de silence de la parenthèse 1940-1945, deux articles « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée²⁵ » et « La psychiatrie anglaise et la guerre²⁶ ». Ces deux articles explicitent certaines données collectives de la causalité psychique présentées dans les « Propos », données collectives qui évoquent à la fois le « faisceau de causes psychiques²⁷ » de Kretschmer (personnalité, milieu, et un événement particulier, ici la guerre) et le « choix de l'être », dont Lacan donne en 1974 dans les *Non-dupes errent* tout le pathétisme lorsque l'objet *a* prend la forme de déchet dans l'apologue des trois prisonniers ; si le « choix » est celui d'être déchet du groupe, l'autre face de ce choix est celle d'un passage de ce déchet au semblant (simuler avec la foule quelque chose qui fonctionne comme un corps pour en recueillir un groupe²⁸).

L'indication, le 19 mars 1974, de « ce point de l'histoire où nous sommes » épingle ces données collectives à la fois comme nœud social et

²¹ *Id.*, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op. cit.*, p. 542.

²² J. Lacan, séminaire *Les psychoses*, Paris, Seuil, p. 219.

²³ *Id.*, « Propos... », *op. cit.*, p. 176.

²⁴ *Id.*, *ibid.*

²⁵ *Id.*, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, *op. cit.*, p. 197. Cet article a fait partie en 1945 du numéro de reprise de la revue *Les Cahiers d'Art* « conçu (par Christian Zervos) au dessein de combler du palmarès de son sommaire, une parenthèse de chiffres sur sa couverture : 1940-1944, signifiante pour beaucoup de gens ». En 1966, Lacan forme le vœu que cet article puisse « retentir d'une note juste entre l'avant et l'après où nous le plaçons [dans les *Écrits*], même s'il démontre que l'après faisait antichambre, pour que l'avant pût prendre rang ».

²⁶ *Id.*, « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Évolution psychiatrique*, 1947.

²⁷ E. Kretschmer, *Manuel théorique et pratique de psychologie médicale*, *op. cit.*

²⁸ J. Lacan, séminaire *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 9 avril 1974.

comme la possibilité de son dénouement. Ce nœud du social lorsqu'il peut « nommer-à », est un nœud tel qu'il s'en institue un ordre de fer, trace du retour du Nom-du-Père dans le réel en tant qu'il est *verworfen*, forclos du social (ce qui n'est pas sans évoquer la décadence sociale de l'*imago* paternelle dont Lacan parlait en 1938²⁹). Point de l'histoire, donc, non étranger, ajoute Lacan, à ce que Kant a repoussé, comme à l'avance, de notre éthique³⁰, soit la possibilité de la folie de la raison. « C'est dans le nœud même que réside tout ce qui pour nous n'est en fin de compte que pathétique, et que Kant a repoussé comme à l'avance de notre éthique... », c'est-à-dire « l'insondable choix de l'être au moment de son assujettissement à un signifiant ». De quelle façon la révision nosologique des « Propos » a-t-elle pris appui de ce « point de l'histoire où nous sommes » ? Ni psycho, ni organo, et Lacan renvoie dos à dos organogénéistes et psychogénéistes englués dans une même stérilité éclatante³¹, la rétroaction du signifiant (le *nachträglich* freudien) se distinguant de la cause finale. Ni psycho ni organo, mais une structure où le sujet s'oriente. « Si nous ne sommes pas capables de nous apercevoir qu'il y a un certain degré, non pas archaïque à mettre quelque part au niveau de la naissance, mais structurel au niveau duquel les désirs sont à proprement parler fous, si pour nous le sujet n'inclut pas dans sa définition, dans son articulation première, la possibilité de la structure psychotique, alors nous ne serons jamais que des aliénistes³². » Cette position de Lacan en 1962 est déjà une modification de celle, qu'il a pu soutenir en 1956, d'un sujet d'abord psychotique ; et bien avant les séminaires dits borroméens, c'est déjà en 1962 la notion d'une structure à l'intérieur de laquelle le sujet s'oriente d'une façon ou d'une autre : perverse, névrotique ou psychotique, par rapport à laquelle il est chaque fois « normal ». Il est évident que cette révision nosologique dépend beaucoup de la prise en compte de l'analyste dans la cure, qui n'y est plus seulement le secrétaire de l'aliéné, mais qui prend en charge le symptôme, ce qui était le saut de l'opération freudienne. Il se peut également qu'elle prenne en compte, plus profondément, plus historiquement, l'impensable de l'« expérience intérieure » de notre siècle³³, un impensable qui creuse l'écart que comporte le retour à Freud de Lacan. N'est-ce pas cet impensable qui initie le point de l'histoire dont parle Lacan en 1974, le point où « culmine le processus par quoi le signifiant s'est déchaîné dans le réel, après que la faillite fut ouverte du Nom-du-Père -c'est-à-dire du signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi³⁴ » ? Et n'est-ce pas pour avoir pu saisir de quel réel social le nazisme fut précurseur, que

²⁹ *Id.*, « La famille », *Encyclopédie française*, t. VIII, Paris, 1938.

³⁰ E. Kant, *Critique de la raison pratique*, 1788.

³¹ J. Lacan, séminaire *Les psychoses*, *op. cit.*, pp. 45-46.

³² *Id.*, séminaire *L'identification*, inédit, séance du 2 mai 1962.

³³ *Id.*, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, *op. cit.*, p. 582.

³⁴ J. Lacan, *ibid.*, p. 583.

Lacan, après avoir soutenu une psychogénèse de la folie, l'identifie ensuite à une organogénèse afin de la laisser tomber ?

Aux questions de 1932 (le sujet est-il d'abord psychotique ou bien fait-il un choix au sein d'une structure préalablement orientée ?), la présence du signifiant dans le réel fera réponse, au moins partielle : quelque chose ne s'est pas réalisé, à un certain moment de la psychose, dans le domaine du signifiant ; ce quelque chose a été *verworfen*, forclus. Et ce qui a fait ainsi l'objet d'une *Verwerfung*, d'une forclusion, reparaît dans le réel. Ce qui contredit à la psychogénèse, c'est l'articulation dans la structure du réel et du symbolique : en effet la présence dans le réel du signifiant, qui fait l'accès à la structure pour l'être parlant, émane d'un « trou dans le réel³⁵ » ; et, en 1975, « c'est de la fonction du trou que le langage opère sa prise sur le réel³⁶ ». Ce trou, dans les séminaires borroméens, est inexistant lorsque le nœud est rompu ou les ronds dénoués (c'est la forme « imaginable » que la topologie peut proposer à la forclusion, voire la « trace » de l'aversion de l'être pour ce vide insondable de la forclusion ou du refoulement originaire), chacun d'eux devenant libre, fou, liberté et folie allant de pair en un rappel frappant des « Propos » ; ce trou est comblé dans la mise en continuité en trèfle des trois dimensions, R, S et I se continuant l'un dans l'autre, en une nouvelle formule de l'ancienne « la personnalité c'est la paranoïa » ; c'est à cette « *Verwerfung* de fait » que répondait Joyce en réparant le nœud, c'est-à-dire en trouvant la continuité avec son écriture.

C'était déjà avec la folie comme « structure fondamentale » que Lacan répondait dans les « Propos » à la fois aux critiques de Ey et aux débats du XIXème sur la folie des saints. « Loin donc que la folie soit le fait contingent des fragilités de son organisme, elle est la virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence. Loin qu'elle soit pour la liberté 'une insulte', elle est sa plus fidèle compagne, elle suit son mouvement comme une ombre³⁷. » Et en effet la folie c'est « le bon cas » du nœud, c'est de la structure bien orientée pour tel coincement du sujet dans un certain nœud, qui le suppose sujet à ce que coince ce nœud-là, nœud qui est donc la forme imaginable, pensable, visible, du fameux « choix invisible » ; tant qu'il est nœud, le nœud indique l'existence de ce qui autrement que noué resterait fou.

Certes « la forclusion du Nom-du-Père est en fin de compte quelque chose de léger³⁸ » par rapport à d'autres forclusions résultant de l'orientation du réel qui forclot le sens, mais c'est aussi la seule qui puisse servir. Pas-toute signifiante, la structure n'est pas seulement présence du signifiant dans le réel, mais parce qu'elle est saisie du bord du réel, elle est orientation du réel. Si le

³⁵ *Id.*, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits, op. cit.*, p. 806.

³⁶ *Id.*, séminaire *Le sinthome*, séance du 9 décembre 1975.

³⁷ *Id.*, « Propos... », *op. cit.*, p. 176.

³⁸ *Id.*, séminaire *Le sinthome*, séance du 16 mars 1976.

choix invisible du délirant dépend, parce qu'il y répond, de la forclusion du Nom-du-Père, le choix qui oriente les réponses de la science ou de l'ordre social au réel qui à la fois les inclut et les vide de sens, est choix de la structure.